

Le contexte social

Le Nicaragua est le troisième pays le plus pauvre d'Amérique. La pauvreté est plus accentuée dans le milieu rural que dans le milieu urbain, ce qui s'explique par le fait que les villes situées côté Pacifique, principalement Managua, concentrent la majeure partie des moyens de production (investissements, entreprises) et de l'infrastructure sociale (écoles, hôpitaux, routes), tandis que le milieu rural a connu un profond oubli institutionnel.

Dans ce contexte, beaucoup de familles ont quitté le milieu rural et ont émigré à Managua pour y trouver de meilleures conditions de vie. Cependant, la croissance démographique de Managua pendant les dernières décennies a dépassé les capacités des institutions gouvernementales et de la Municipalité à prendre en charge les problématiques sociales et à garantir un niveau acceptable de bien-être social aux habitants.

Ainsi, de nombreuses familles en provenance de l'intérieur du pays vivent dans des logements improvisés dans des quartiers marginaux surpeuplés, connaissant très souvent un haut risque de violence et de criminalité, et dépourvus de conditions sanitaires basiques.

La grande majorité de la population au Nicaragua dispose de peu d'opportunités d'accès au développement social, principalement à une éducation de qualité et à des emplois dignes. Plus de 77% de la population des zones urbaines travaillent dans le secteur informel. Quant aux travailleurs du secteur formel, ils n'arrivent pas forcément à satisfaire leurs besoins de base.

Une des principales causes de la pauvreté est l'inégalité de la distribution de la richesse. En 2009, 50% des nicaraguayens bénéficiant de revenus majeurs avaient accès à 80% du revenu national, contre 20% pour les 50% des personnes ayant à leur disposition un revenu bas.

Bien que le Nicaragua soit en train d'atteindre l'Objectif du Millénaire concernant le développement et l'accès universel à l'éducation primaire, deux éléments maintiennent l'inégalité sociale : d'un côté, les enfants qui vivent dans les zones rurales ont un accès plus restreint à l'éducation que leurs pairs en milieu urbain ; de l'autre côté, les enfants de familles à revenus élevés bénéficient d'un enseignement de bien meilleure qualité et quittent l'école plus compétitifs que les enfants de familles pauvres.

En plus de conditions socio-économiques inéquitables, le pays est confronté à des problématiques sociales, liées au fait que les familles ont des capacités limitées pour garantir la protection élémentaire de leurs enfants. L'un des problèmes majeurs est la violence intrafamiliale, dont les victimes sont avant tout les femmes, spécifiquement les mineures qui subissent de multiples formes de violence au sein du foyer familial, souvent de la part des adultes. L'irresponsabilité paternelle est une autre réalité très problématique au Nicaragua : on estime que 36% des enfants de moins de 15 ans ne vivent plus avec leurs pères (EMNV: 2009), situation qui peut affecter négativement leurs conditions de vie, les soins reçus et les stimulations précoces essentielles à un développement intégral harmonieux et donc leur sécurité émotionnelle.

Dans ces familles souvent monoparentales, les mères sont obligées d'accepter toutes sortes d'emplois pour subvenir aux besoins de leur famille, à des horaires peu favorables, ce qui peut les obliger à laisser leurs enfants livrés à eux-mêmes.

Les enfants et les adolescents sont par conséquent les plus touchés par les conditions socio-économiques défavorables de leurs familles. Selon des estimations de la banque mondiale, 8 à 12% des enfants âgés de moins de 18 ans vivent ou travaillent dans la rue au Nicaragua. Même si la législation nationale du travail prévoit une autorisation parentale obligatoire pour le travail des enfants de moins de 15 ans, selon de récentes études, environ 320 000 enfants âgés de 5 à 14 ans travaillent au Nicaragua. Trois de ces enfants sur cinq sont employés dans l'agriculture, principalement dans des plantations de banane, de coton et de tabac.

D'autres trainent dans les rues de Managua, vendent de petits objets ou lavent les pare-brise pour quelques cordobas. Ils commencent très jeunes ces activités de rue, au début avec un adulte, puis seuls par la suite, et exposés à de graves dangers. S'ils ne parviennent pas à vendre toutes les marchandises, les enfants et adolescents sont souvent physiquement punis ou expulsés par la famille. Dans de nombreux cas, ils quittent d'eux-mêmes le foyer familial...



Ils se retrouvent alors contraints de vivre dans des espaces publics exposés aux intempéries ou dans les « focos » des marchés populaires. A Managua, près

de 1000 enfants vivent sur « La Chureca », la plus grande décharge d'ordures de la ville, où ils recherchent de la nourriture mais aussi des matériaux recyclables qu'ils pourront vendre ensuite dans les rues de la ville. Des milliers d'enfants sans abri vagabondent sans nourriture, sans instruction et sans soutien familial dans les rues de la ville.

Dépourvus de liens familiaux et d'estime de soi, sans moyens pour s'assurer une alimentation basique, beaucoup de jeunes se réfugient dans l'addiction à la drogue la moins chère et la plus facile à se procurer: la pega, colle artisanale utilisée par les cordonniers. Elle contient du toluène, une substance qui affecte le système nerveux, et dont les effets se manifestent par un contrôle insuffisant de la motricité et des irrégularités du rythme cardiaque, pouvant mener à la mort. Cette colle artisanale n'est malheureusement pas déclarée en tant que drogue illégale au Nicaragua.

Les enfants et adolescents quittent finalement le système scolaire et se réunissent en bandes de pairs ayant subi les mêmes traumatismes qui reproduisent rapidement entre eux les mêmes schémas de violence et d'exploitation que ceux vécus dans le passé. Les pères se désresponsabilisent, les mères se trouvent dans des situations de détresse extrêmes: travaux indignes, instables et mal payés, maltraitance physique au sein du couple, maladies et infirmités. La prostitution et la mendicité apparaissent alors comme le seul et dernier moyen de survie.

Une fois atteint ce niveau de vulnérabilité, l'exclusion sociale s'ajoute à la stigmatisation et aux conflits avec la loi. Dans le but de satisfaire les besoins de l'addiction, les vols et la violence deviennent des pratiques courantes.

C'est dans cette triste réalité, dans la situation de vulnérabilité extrême dont les jeunes n'arrivent pas à se sortir seul, que notre association partenaire locale Inhijambia intervient, dans le but de leur rendre l'estime de soi, de renforcer leurs capacités personnelles de résilience, et de les aider à construire un projet de vie afin de réaliser une réinsertion sociale et familiale.

Les bénéficiaires d'Inhijambia ont en commun d'être issus de familles en situation de pauvreté extrême, dans lesquelles prédominent la violence physique et morale, l'irresponsabilité paternelle, le travail infantile, l'exploitation commerciale et sexuelle.